

PROMSY (VICTOR)

Châlons 1868-71

Il est bien douloureux de perdre un ami qui nous quitte alors qu'il a dépassé la moyenne de la vie; mais cette douleur est d'autant plus poignante lorsque la mort nous enlève en peu de temps un ami dans toute la force de l'âge, au moment où, après une lutte longue et difficile, il est arrivé à établir sa situation sur une base telle qu'elle lui permet d'envisager l'avenir avec confiance.

C'est cette grande douleur que nous avons ressentie le 15 avril, lorsque l'on est venu nous annoncer que notre ami Promsy venait de rendre le dernier soupir.

Victor-Étienne Promsy est né le 2 août 1833, à Germaine, dans la Marne.

Entré à Châlons en 1868, il en est sorti en 1871.

Trouvant son pays envahi par les Allemands, il partit pour le Canada où il fut employé au Ministère des Travaux publics, que dirigeait alors l'éminent M. Langevin, qui le prit en amitié et lui confia diverses missions dont il se tira avec honneur.

Il revint en France en 1873 pour son service militaire.

Employé ensuite dans une entreprise de travaux publics, il avait toujours l'idée de retourner au Canada; mais l'amour en avait décidé autrement: il se maria avec la jeune fille d'un entrepreneur et continua à s'occuper dans diverses entreprises, dans le Nord et à Rouen, où il se lia d'amitié avec notre regretté camarade Bridon.

Il voulut alors travailler à son compte; mais des imprévus considérables, qu'il ne parvint à surmonter que par ses capacités et son excessive ardeur au travail, ne lui permirent que de remplir honorablement ses engagements.

C'est alors qu'il eut l'idée de venir à Marseille en 1888, pour y créer une fabrique de glace et de diverses boissons pour l'exportation.

Son ami Bridon fut son commanditaire et en peu de temps, grâce à son intelligence, à son esprit commercial et à un travail acharné, il arriva à se créer une clientèle et des relations qui lui permettaient d'entrevoir l'avenir sous les plus riantes couleurs, lorsque Bridon, qui l'aimait comme un frère et lui avait souvent répété qu'il avait arrangé ses affaires et

pouvait être tranquille, quoiqu'il pût arriver, mourut subitement et le testament qu'il avait fait ne fut pas retrouvé.

Bridon n'avait pas d'enfants et sa famille fit vendre la fabrique, faisant perdre à Promsy le fruit de quelques années de travail.

C'est alors qu'il montra une énergie peu commune ; car, presque sans argent, il ne put acheter qu'une faible partie de son matériel et se remit courageusement au travail.

Son entente des affaires, ses capacités, son honnêteté, le crédit qu'il avait su acquérir et l'excellence de ses produits, récompensés dans diverses expositions, lui permirent de développer ses affaires et depuis un an ou deux il voyait son industrie prospérer, la marque de sa maison appréciée et recherchée, et il était heureux, car il comptait pouvoir assurer un bel avenir à sa chère famille.

Quoique fort et robuste, la maladie commença son œuvre, et, comme tous les vrais travailleurs, il n'en tint aucun compte, croyant la vaincre comme il avait surmonté toutes les difficultés rencontrées dans ses travaux ; mais il était un peu tard et la maladie eut raison de lui.

Sa forte constitution et les soins si dévoués de sa chère compagne refoulerent le mal, et nous fûmes tous heureux lorsque le médecin annonça qu'il était sauvé.

Mais notre ami avait contre lui en cette circonstance ce qui avait fait sa force dans les moments critiques : un caractère très vif, très entier et supportant difficilement tout ce qui n'est pas juste, surtout de la part de ceux qu'il aimait.

Une lettre reçue... et la rechute eut lieu !

Les soins les plus dévoués, les plus assidus le relevèrent encore, au point qu'étant resté deux mois sans le voir — ayant été moi-même gravement malade — je fus très heureusement surpris, le 3 avril, ma première visite ayant été pour lui, de le voir presque aussi alerte qu'avant sa maladie, alors que je l'avais laissé, deux mois avant, ne pouvant que difficilement se déplacer ; mais malgré cela ne gardant pas le lit et s'occupant de ses affaires, aidé par sa toute dévouée compagne qui s'était complètement mise au courant de la direction de la maison et lui évitait la plus grande partie de son travail.

Il allait de mieux en mieux et — coïncidence curieuse et malheureuse — il se remit au lit le jour même où il eut une grande désillusion : la conviction absolue qu'un ami qu'il aimait beaucoup et sur l'amitié duquel il comptait aveuglément, n'était pas son ami !

Dès ce moment il s'affaiblit graduellement et, après quelques jours, le

dénouement fatal ne pouvait plus laisser de doute à sa malheureuse femme et à ses amis.

Heureusement pour lui que sa foi en l'avenir était complète et qu'il ne s'est jamais cru gravement atteint.

Une seule fois il entrevit vaguement sa situation, et attirant brusquement sa femme vers lui, les yeux dans les yeux, il lui demanda s'il était perdu ; mais, surmontant son immense douleur et, par un effort inouï, forçant sa bouche à sourire et son regard à mentir, elle lui répondit qu'il n'en était rien et qu'elle était convaincue qu'il se rétablirait.

Ce pieux et sublime mensonge le rassura complètement et il ne pensa plus à la mort qui pourtant avançait, lentement mais visiblement, pour ceux qui l'aimaient.

Enfin, il s'est éteint doucement, sans agonie, le 15 avril, à 6 heures et demie du matin.

L'inhumation a eu lieu le 17 avril et, malgré l'heure matinale et une pluie battante, de nombreux Camarades et amis y assistaient.

La Société des Commerçants et Maganisiens, dont il était un des membres les plus dévoués et les plus écoutés, avait envoyé son poêle et de nombreux délégués.

Les Anciens Élèves y étaient nombreux et le poêle du Cercle était tenu par six Camarades.

La pluie tombant toujours, peu nombreux furent ceux qui, après la cérémonie religieuse, eurent le courage d'accompagner notre ami jusqu'au cimetière ; mais nous devons ajouter que nos Camarades y étaient en nombre, notre ami Hugon, président de la Commission régionale, en déposant la couronne de la Société des Anciens Élèves sur sa tombe, a prononcé le discours suivant :

« MESSIEURS, CHERS CAMARADES,

» Le représentant de la Société des Anciens Élèves d'Arts et Métiers touche, aujourd'hui, au côté profondément douloureux de l'accomplissement de son devoir, en venant saluer en son nom la dépouille mortelle de notre camarade Promsy.

» Nous sommes d'autant plus ému de la disparition de notre Camarade, qu'elle a été le dénouement, hélas ! prévu depuis assez longtemps, d'une maladie impitoyable pendant le cours de laquelle Promsy a pu avoir obstinément fixée devant ses yeux la perspective de la séparation d'avec son excellente compagne et ses enfants bien-aimés.

» Pauvre ami et cher Camarade, nos cœurs sont endoloris par le sentiment que nous avons de la longue période angoissée que tu as vécue !

» Promsy était un de nos meilleurs Camarades, et nous avons tous présent à la mémoire son empressement à assister à nos réunions générales, et l'intérêt pressant qu'il portait à toutes les questions dont l'examen avait pour but le développement de nos sentiments de camaraderie.

» Le mérite de ses sentiments était, chez lui, d'autant plus grand que sa profession, depuis dix ans environ, ne le mettait pas nécessairement en contact avec les Anciens Élèves de nos Écoles, et c'est une marque toute particulière de sa délicatesse, que la sensibilité de son cœur à l'égard de ses Camarades en général.

» C'est évidemment pour ce motif qu'il fut appelé, il y a quelques années, à présider le Cercle des Anciens Élèves de Marseille, période pendant laquelle il s'efforça autant qu'il fut en son pouvoir de retenir, ramener et grouper autour de lui les bonnes volontés pour le plus grand bien de tous.

» Mais les forces, chez notre ami, trahirent rapidement sa volonté, et bientôt, hélas ! il s'enferma dans son chagrin de la douloureuse vision.

» Comment exprimer à sa fidèle compagne si dévouée, et à ses chers enfants, nos sentiments de condoléances ? Et que quelque grande que soit la part que nous prenons à leur affliction, en quoi cette part peut-elle diminuer leur chagrin sans limite ?

» Qu'ils nous permettent au moins d'épuiser envers eux, autant que je le pourrai, les marques de notre sincère amitié, l'hommage que je leur porte, au nom de tous les Camarades de l'ami qu'ils pleurent, et aussi de la Société des Anciens Élèves d'Arts et Métiers, au nom de laquelle je dépose sur la tombe de notre Camarade la médaille du « souvenir ».

» Adieu, cher Camarade, adieu Promsy, ou plutôt au revoir ! »

Nous avons à ajouter que Promsy était un ami sûr, un bon Camarade, bien dévoué, qu'il a présidé le Cercle de Marseille, et que dans le monde commercial il était fort apprécié et aurait pu, s'il l'avait voulu, y prendre une place plus en vue.

Il avait toujours conservé le goût des colonies et il y a peu de temps encore, il était en correspondance avec M. Langevin, au Canada.

Par ses produits, qu'il expédiait aux colonies et à l'étranger, il continuait à faire de la propagande en faveur de notre cher pays et il s'était fait recevoir à la Société des Ingénieurs coloniaux, qui compte un grand nombre de Camarades, et rend de si éminents services à la colonisation, qui est si nécessaire aujourd'hui à la France.

En dehors de sa fabrication et de son commerce, il avait étudié et présenté un des meilleurs projets pour la rénovation du quartier de la Bourse à Marseille.

Promsy laisse trois enfants; sa veuve, s'inspirant de son énergie et de ses principes, a pris en mains la direction des affaires de sa maison, et nous désirons ardemment, — ce que nous croyons — qu'elle la dirigera avec l'esprit d'ordre, d'exactitude, de la bonne fabrication, de l'excellence des produits et de l'honnêteté complète de notre ami, afin de remplir les désirs de celui qu'elle a perdu, en assurant l'avenir de ceux que Promsy aimait tant.

A sa veuve si dévouée et à ses chers enfants, nous adressons l'expression la plus complète de tous nos regrets pour l'irréparable malheur qui vient de les frapper et à notre Camarade et ami le dernier adieu.

J. GAUNE
(Aix 1851-54).